

CHAPITRE 2

UN BONHEUR ÉPHÉMÈRE

Le bonheur des deux jeunes mariés était sans nuage. Ils s'attachaient l'un à l'autre, sans se quitter d'une semelle.

Thy adorait la campagne. Aussi tous les matins, sa femme et lui s'en allaient-ils à bicyclette pique-niquer. Ils passaient la journée à se rouler dans l'herbe, à courir après les papillons, à cueillir des fleurs sauvages et ne rentraient qu'à la nuit tombante.

Le temps filait! Voilà déjà deux semaines que leur lune de miel avait commencé.

Ce jour là, Thy engagea ThuVan à faire un tour du côté de rizières du village HuongThanh. Après un long parcours en bicyclette, ils les trouvèrent devant eux, inondées de la lumière du matin, s'étendant à perte de vue. Les lourds épis dorés par le soleil généreux ondulaient paresseusement sous la brise matinale. De loin ces rizières apparaissaient comme un immense tapis de velours.

Le Sud VietNam était un pays de cocagnes aux rizières étendues et fertiles. Les paysans les cultivaient sans trop de peine. La moisson était généralement abondante. Ce qui, le fermage réglé, permettait aux cultivateurs de vivre toute l'année dans l'aisance.

La plupart des propriétaires fonciers étaient riches. Ils possédaient de vastes domaines de plusieurs milliers

d'hectares. Ils ne les cultivaient pas eux même mais les exploitaient par le truchement des paysans-cultivateurs avec lesquels ils signaient des contrats de fermage.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Japonais occupèrent le VietNam et remirent au Parti Communiste le pouvoir sur la colonie. En un mois les autorités communistes exterminèrent les propriétaires fonciers. Un certain nombre d'entre eux purent s'échapper, abandonnant leurs domaines.

Après la capitulation du Japon, les Français revinrent au Vietnam. Mais les propriétaires qui n'avaient pas été victimes du massacre, n'osèrent plus regagner leurs possessions. À partir de ce moment- là les fermiers continuèrent à cultiver ces terres sans avoir à en payer la location.

Si bien qu'à cette époque-là, les paysans cultivateurs vivaient dans l'abondance. Chaque famille cultivait quelques hectares de rizière qui se succédaient sans interruption, séparées les unes des autres par de petits talus, difficilement visibles lorsque les plants de riz les cachaient, de sorte qu'il était impossible d'en connaître les limites exactes.

L'agriculture était omniprésente dans cette région qui étalait sa splendeur sous la voûte azurée du ciel. On eût dit une toile de Maître sortie des mains de Créateur.

Thy fasciné, contemplait ce spectacle grandiose de la campagne. Claquant des lèvres, il dit:

- Un jour prochain, toutes ces rizières reviendront aux paysans. Chaque paysan sera propriétaire de son lopin de terre.

Les bicyclettes garées aux bords des rizières, tous les deux s'assirent épaule contre épaule sur un talus.

Les yeux mi-clos, afin de savourer pleinement les minutes divines auprès de son bien-aimé, ThuVan ne prêta aucune attention à ce qu'il venait de dire.

Durant la lune de miel, une jeune fille à peine devenue femme ne percevait plus rien d'autre que les battements accélérés de son cœur.

Thy, toujours sous le charme de la nature reprit:

- Chérie! Le jour où la faction des propriétaires disparaîtra, le peuple pourra jouir du bien-être dans la paix. Les riches une fois exterminés, il n'y aura plus d'injustice sociale. Une société égalitaire s'instaurera. À ce moment là, la patrie vivra le paradis.

Entourant de son bras le cou de son mari, ThuVan susurra comme dans un rêve:

- Ne sommes-nous pas en train de vivre au paradis de l'amour, chéri?

Secouant la tête, Thy effleura d'un léger baiser les cheveux de sa femme:

-Ma chérie! Tu me fais pitié, tu rêves! Il ne peut y avoir de paradis dans la société actuelle. Nous devons lutter, lutter jusqu'au jour où toute la bande des Viet Gian sera balayée, la clique des propriétaires terriens décimée, les étrangers chassés du pays. À ce moment-là, seulement, ce sera le paradis.

ThuVan, les yeux toujours à demi fermés, ajouta:

- J'ai déjà trouvé le paradis à côté de toi!

Thy chuchota à l'oreille de son aimée:

- Ressaisis-toi, chérie! Ton paradis est illusion!

ThuVan se coulant entre les bras de son mari, s'esclaffa:

- Voyons! Tu es mon monde paradisiaque. Tu es une réalité vivante. Pourquoi m'as-tu dit que c'est une illusion? Pour moi, vivre à tes côtés c'est vivre au paradis. Je n'ai nul besoin d'en chercher d'autres.

Elle s'était amourachée de Thy depuis qu'ils avaient commencé leurs études secondaires. Sachant pertinemment que la famille de Thy était peu fortunée, elle avait redouté que ses parents refusent de laisser épouser Thy. C'est pourquoi, pendant sept ans elle l'avait aimé sans espoir. Mais vouloir mettre un terme à son amour était impossible. L'ironie du sort veut que plus on refoule ses sentiments, plus passionnés ils deviennent.

Alors que le temps s'écoulait, elle couvait son amour tenace mais sans espoir. Le jour où ses parents l'obligèrent à accepter un prétendant, elle leur avoua son amour pour Thy.

À sa grande surprise, son père ne souleva aucune objection, bien que sa mère ait manifesté un certain mécontentement. Son père lui avait simplement dit:

- Je n'ai pas l'esprit étroit, je comprends la jeunesse; tu es libre de te marier avec l'homme que tu aimes. Je ne fais aucune distinction entre riche et pauvre, entre les gens haut gradés et ceux de basse condition. Pourvu qu'il t'aime, qu'il t'aime vraiment et sincèrement, non pour ta beauté, ni pour les biens que tu possèdes, mais pour toi-même.

Avec fermeté, ThuVan répondit:

- La raison pour laquelle j'aime Thy est qu'il n'a pas osé m'aimer. Maintes fois, il a répété que si je n'étais pas si belle et de la famille riche, notre amour serait parfait! J'ai remarqué qu'il avait beaucoup de scrupules. Mais je l'aime aussi pour sa simplicité.

Monsieur Tran dit avec un petit sourire:

- Tes sentiments sont nobles, j'ose espérer que Thy saura en être digne.

Madame Tran n'était pas contente, mais n'osait manifester son opposition.

Elle était parvenue à convaincre ses parents, elle épouserait Thy. Il fallait maintenant qu'il poursuivît ses études. C'était la seule voie à suivre!

Voyant sa femme garder le silence, les yeux rêveurs, perdue dans ses pensées, Thy lui chuchota:

- Dis, chérie! As-tu entendu ce que je t'ai dit?

Tirée de ses pensées, ThuVan, lui demanda:

- Pardon, qu'est-ce que tu as dit?

- Voyons, je te parle de l'édification du paradis dans notre pays.

- Oh! Mon cher mari, édifie le paradis pour ta femme et tes enfants, d'abord!

Captivé par le beau visage et la grâce de sa femme, Thy immobile la regarda sans sourciller. Un instant après, levant les yeux vers l'horizon, il dit pour lui seul:

- Se sacrifier! Je dois me sacrifier!

Ayant entendu son mari murmurer des paroles qu'elle n'arrivait pas à comprendre, ThuVan se redressa et demanda:

- Qu'est-ce que tu es en train de dire?

Thy répondit à sa question:

- Je disais que nous devons sacrifier notre vie pour édifier le paradis dans notre patrie.

- C'est parfait! Cependant l'édifier comment?

ThuVan un peu taquine, la bouche rieuse, avait posé cette question à son mari qui, lui, ne riait pas. Mécontent il rétorqua:

- Tout d'abord, exterminer les propriétaires, les puissants notables, les tyrans cruels, les Viet-Gian qui vendent le pays aux Français, aux Américains. Puis, une fois la paix et l'indépendance reconquises, établir la justice sociale. C'est ça! Ça s'appelle «construire le paradis pour la patrie».

Voyant son mari les yeux rougis, en colère, ThuVan n'osait plus plaisanter. Elle lui prit la main et lui demanda très soucieuse:

- Qu'est-ce qui t'arrive?

Regardant sa femme, il dit d'un ton courroucé:

- Tu es déjà adulte. Pourquoi restes-tu si naïve? Dans la vie, il nous faut avoir un idéal, vois tu?

Cajoleuse, ThuVan riait:

- Mais ton idéal, chéri, c'est aussi le mien!

Thy, sévère, lui demanda:

- Alors, sais-tu ce que je voudrais faire?

- Oui, je sais, tu as un idéal élevé, tu voudrais transformer le pays en paradis terrestre, et supprimer les injustices sociales... Cependant je ne pense pas que cela soit si facile. Oui, jadis, sous les féodaux, il y eut des abus. Les autorités, les mandarins et les propriétaires faisaient la pluie et le beau temps. Ils opprimaient le peuple. Aujourd'hui les propriétaires, bien qu'ils le soient encore en titre, ont abandonné leurs domaines et sont allés vivre ailleurs. Ils sont appauvris comme tout le monde. Les paysans cultivent leurs rizières sans payer de fermage. D'autant que tu as entendu certainement parler des réformes agraires que le gouvernement

est en train de faire appliquer. Le gouvernement rachètera aux propriétaires leurs terres et les distribuera aux paysans. Dans l'avenir les riziculteurs cultiveront, chacun, leur propre rizière. N'est-ce pas là exactement ce que tu souhaitais?

- Oh! Réformes agraires! Réformes agraires!

Avec un rire forcé, Thy poursuivit:

- Réformes agraires! Pourquoi laisse-t-on à chacun des propriétaires cent hectares? Alors que les paysans n'ont que cinq hectares? Où est donc la justice sociale? Le gouvernement ne fait que leurrer le peuple et ne répartit les terres qu'à ses acolytes, à ses complices. Finalement la bande des propriétaires et des Viet-Gian s'entendent pour livrer notre pays aux Français et aux Américains!

Ne comprenant pas à quel milieu appartenaient les Viet-Gian auxquels son mari faisait allusion, elle demanda:

- Qui sont ces Viet-Gian?

- Ceux qui, après des études faites en France, aux Etats-Unis, sont devenus des mandarins ou des autorités qui dépouillent le peuple.

Les explications de son mari irritaient ThuVan:

- Alors, on est Viet-Gian parce qu'on a fait des études en France? Mon père est aussi un Viet-Gian, d'après toi?

Thy garda le silence. ThuVan approcha sa joue contre le visage de son mari et dit doucement:

- Notre pays est sous-développé. Pour pouvoir rattraper les progrès, nous devons étudier la culture et la technologie des Occidentaux. Apprendre des Français, des Américains, des Japonais etc. apprendre ce qu'il y a de mieux pour construire notre pays. Je pense fermement que les ressortissants des nations développées d'Europe ou d'Amérique doivent faire

des recherches et s'instruire également dans les autres pays. Leur civilisation technologique a ainsi fait des progrès transcendants.

Notre peuple doit encore énormément apprendre. Ainsi tout Vietnamien qui s'est utilement instruit dans les autres pays pourra aider sa patrie. S'il est devenu savant et est resté sage, pourquoi le traiter de Viet-Gian?

«Gian» signifie malhonnête, déloyal, faux, trompeur, voyou etc.... tout ce que tu voudras. De sorte qu'un illettré peut être un Viet-Gian. Ainsi, on fait allusion à quelqu'un qui manque de vertu morale, non au Vietnamien qui a fait des études en France ou aux Etats-Unis.

La justesse des paroles de ThuVan clouèrent le bec de Thy. Incapable de répliquer, il eut un rire sarcastique:

- Tu es une belle parleuse! Tout a fait une fille du capitalisme.

Thy évitait de traiter sa femme de «fille de Viet Gian», cependant ses yeux brillaient de ressentiment.

Devant l'attitude de son mari, ThuVan s'inquiétait, elle se mit à pleurer silencieusement.

Regardant les deux filets de larmes s'écouler sur le gracieux visage de sa femme, Thy sentit son cœur se serrer et, pris de remords, lui dit:

- Pardonne-moi, ma chérie! Je n'avais pas l'intention de te faire de la peine.

ThuVan, voyant son mari devenu conciliant et lui faire des excuses, retrouva immédiatement son éclat. Elle sourit, les yeux étincelants de bonheur. Ses larmes s'attardaient encore autour de ses prunelles, elle enfouit sa tête dans la poitrine de son mari en roucoulant:

- Nous ne sommes pas raisonnables! Nous nous faisons du mal pour des histoires! Laissons tomber cela, n'est-ce pas, chéri?

Thy caressa un moment les cheveux de sa femme, puis brusquement poussa un long soupir et d'une voix lointaine dit:

- J'espère qu'un jour prochain tu comprendras tout ce que je t'ai dit aujourd'hui.

Les yeux mi-clos ThuVan se coucha sur le dos, la tête sur la jambe de son mari. Thy, assis immobile, silencieux, semblait réfléchir à quelque chose de très sérieux. De temps à autre, il regardait sa femme, puis fronçant les sourcils, soupirait.

Le soleil était déjà haut, la chaleur devenait ardente. Une brise légère faisait onduler les extrémités des céréales, dans un frou-frou semblable aux chuchotements de deux amants.

Emu, Thy se pencha, déposa un baiser sur les lèvres de sa femme et doucement l'invita à voix basse:

- Ma chérie! Rentrons. Le soleil est trop fort.

ThuVan entourait de ses bras le cou de son mari, face contre face, lèvres contre lèvres...

Ils échangèrent un baiser ardent, pareil aux rayons brûlants de l'astre du jour.

* *

Depuis le début de leur lune de miel presque un mois s'était écoulé.

Thy passait son temps auprès de ThuVan. Toujours affable et très proche d'elle, hormis la fois où il s'absenta pendant deux jours, soi-disant pour rencontrer des amis.

ThuVan était toujours fraîche. L'amour miraculeux avait métamorphosé la jeune fille taciturne en une personne loquace, rieuse, chantonnant toute la journée.

Monsieur et Madame Tran, voyant leur fille gaie et heureuse avec son mari, acceptaient leur gendre.

En un mois, Monsieur Tran rappela, par trois fois, à Thy le projet de ses études à l'étranger. Chaque fois, Thy se contenta de sourire sans rien dire.

Son comportement ne tarda pas à agacer Monsieur Tran. Madame Tran, plus psychologue, le raisonna doucement:

- Voyons, ils sont fraîchement mariés et si attachés l'un à l'autre. Il est naturel que Thy ne désire pas examiner à fond avec toi un projet qui l'éloignerait de sa femme. Il évite de te froisser. Il se borne à sourire. Laisse tomber ce projet d'études à l'étranger. D'autant que moi, non plus, je ne veux pas que notre gendre s'en aille loin et laisse sa femme seule à la maison avec son chagrin. Nous devons penser à elle. Pourquoi ne pas faire des études dans notre pays? C'est tout aussi valable et ThuVan pourra continuer ses études avec son mari, si elle le veut.

Ayant trouvé les propos de sa femme fort sages, Monsieur Tran, tout heureux dit:

- Ce que tu viens de suggérer est tout à fait judicieux. Nous allons envoyer les deux enfants à Saigon faire leur médecine à la session universitaire de cette année.

* *

La matinée était radieuse, le soleil s'étalait devant la porte d'entrée, les moineaux pépiaient sur les branches...

ThuVan se réveilla en sursaut, seule dans son immense lit. Elle sortit du lit, décidée à retrouver son mari. Pensant qu'il se trouvait dans la salle de bain ou dans le salon, elle courut vers la fenêtre, l'ouvrit toute grande et regarda en bas.

Aujourd'hui le jardin était plus beau, plus fleuri que jamais. Des roses ici, là des chrysanthèmes, plus loin des tournesols et des pivoines, des fleurs, des fleurs par centaines... une multitude de couleurs! A droite de la cour, elle apercevait le verger, ses orangers, ses manguiers, ses mandariniers, ses pruniers. Ici et là, quelques touffes de bambous, quelques buissons de roseaux au feuillage gracile. Une volée des moineaux sautillait dans les arbres... Quel régal pour les yeux!

Accoudée sur le bord de la fenêtre, ThuVan contempla un long moment le paysage. Mais, n'ayant pas vu son mari revenir dans la chambre, elle l'appela. Pas de réponse. Après l'avoir cherché sans succès dans tout l'étage, elle courut vers l'escalier et cria:

- Maman! Maman, est-ce que mon mari est en bas?

Brusquement elle pressentit que quelque chose de grave s'était produit. Affolée, elle se précipita, en chemise de nuit, au rez-de -chaussée.

N'ayant pas bien saisi ce que sa fille lui avait demandé, Madame Tran apparut. Elle la rencontra dans l'escalier, le visage décomposé. Les sourcils froncés, elle lui demanda:

- Voyons! De quoi s'agit-il? Où est Thy?

- Il n'est pas là haut!

Après avoir répondu à sa mère, ThuVan s'engouffra en coup de vent dans la cuisine. Haletante, elle demanda à la fille de service:

- Nga! Nga! As-tu vu mon mari?

Surprise, la fille secoua la tête. Madame Tran qui emboîtait le pas à sa fille avait envie de rire:

- Thy n'est pas à l'étage et tu sembles affolée comme s'il s'agissait d'un tremblement de terre!

Puis souriante, elle ordonna à la servante d'aller dans le jardin et de prier le jeune Monsieur de rentrer, certaine qu'il était en train de traîner sans but, comme d'habitude.

Rassurée par sa mère, ThuVan se sentait moins soucieuse, son visage reprenait ses couleurs. Un peu confuse, elle s'excusa:

- Je... je voulais parler avec lui de nos études.

Pendant que la mère et la fille s'attardaient encore à la cuisine, la servante arriva en courant. Essoufflé elle dit:

- Monsieur n'est pas dans le jardin.

Monsieur Tran qui prenait son petit déjeuner dans la salle à manger et qui entendait un brouhaha dans la cuisine, demanda à haute voix:

- Qu'est-ce qui se passe?

- On ne sait pas où est allé Thy, il n'est pas dans la maison.

- Oh! Il est sans doute allé voir sa mère, parbleu! Et c'est à cause de ça que toi et ta fille, vous faites un boucan du diable? C'est à mourir de rire!

Son petit déjeuner terminé, il se leva, prépara son cartable prêt à se rendre à son bureau. Il était presque l'heure.

Devant sa maison le chauffeur et sa voiture l'attendaient.

Sans comprendre pourquoi, ThuVan sentait que son cœur n'était plus en paix. Ces derniers jours son mari avait un

visage étrange, comme s'il mijotait quelque chose. La nuit il devait être préoccupé par un problème insoluble qui le privait de sommeil et le faisait soupirer.

ThuVan était très inquiète. Elle voulait le presser de questions, mais n'en avait pas encore eu l'occasion.

C'est pourquoi ce matin, n'ayant pas vu son mari dans le lit, elle s'était affolée de la sorte.

Elle n'avait pas encore osé faire part de son tourment à ses parents. Elle remonta à l'étage, gagna sa chambre, le rire de son père tintait encore à ses oreilles.

- Cette petite est très éprise de son mari. Je comprends maintenant qu'il ait refusé de s'en aller poursuivre ses études loin d'elle.

ThuVan, troublée, entra dans la chambre, aperçut aussitôt une enveloppe sur le bureau. Ce matin, toute à la contemplation du jardin, elle n'avait accordé aucune attention aux objets.

Le cœur battant à tout rompre, elle se précipita vers le bureau, saisit l'enveloppe. C'était l'écriture de Thy. C'était bien de lui!

D'une main tremblante elle retira de l'enveloppe une lettre dont les lignes dansaient sous ses yeux:

Mon adorée,

Je n'ai pas eu le courage de te faire mes adieux, craignant que tes larmes ne me retiennent.

Je sais que l'amour que tu me portes est immense. Et tu sais aussi que je t'adore.

C'est justement parce que je t'adore, parce que j'aime la famille et la patrie, que je me suis sacrifié, que je t'abandonne!

Désormais, je devrai affronter les intempéries, braver les dangers, endurer les souffrances, exacerber mon esprit de vengeance.

Comme tous mes camarades politiques, j'offre ma vie à la paix, à la liberté afin que les bandes des Viet-Gian, les Français, les Américains soient exterminés et que nos compatriotes connaissent l'indépendance et le bonheur.

Notre objectif est de convertir notre Vietnam en un paradis que les cinq continents nous envieront.

À présent tu as certainement compris ce que je t'avais dit sur le talus de HuongThanh.

Je pense que tu as réalisé quel est mon idéal. Je suis certain que tu accueilles avec joie mon acte comme tu approuves la voie que j'ai choisie, la voie de l'honneur, de l'héroïsme.

Dans un proche avenir, tu pourras t'enorgueillir de tout ce que j'aurai accompli et des résultats que nous aurons atteints.

Alors, le jour de nos retrouvailles ne sera plus loin. Ce jour-là, le peuple tout entier, au comble de la joie, poussera des cris d'allégresse.

Ce jour-là, la vieille maman n'attendra plus de retour de son fils; la jeune épouse ne pleurera plus en pensant à son mari; les enfants pourront rire et vivront dans l'abondance.

Ce jour-là n'est pas loin ma chérie!

J'espère que tu me resteras fidèle jusqu'à mon retour avec les troupes victorieuses. Ensemble, nous voyagerons alors dans le pays, du Nord au Sud et en savourerons pleinement les délices.

À ce moment-là, nous aurons à manger sans avoir besoin de travailler; les jeunes plants de riz pousseront sans qu'on ait besoin de les repiquer; les arbres se couvriront de fruits...

Ça, c'est le paradis, ma chérie!

Le paradis d'ici bas, défini par les deux génies Marx et Lénine et que l'oncle Ho est en train d'édifier avec l'aide du parti.

Ce paradis, nous le verrons! Nous y vivrons!

Ce n'est pas le monde utopique que Jésus ou Bouddha ont imaginé pour leurrer l'humanité.

Je t'embrasse et te promets de te revenir sous peu. Je t'aime de tout mon cœur.

Ton Thy

ThuVan s'était affalée sur la chaise.

De la longue lettre de son mari qu'elle avait lue et relue, elle n'avait retenu que ces mots: «Je suis parti pour construire le paradis».

Elle restait immobile, hébétée...

Un long moment après, elle fondit en larmes. Et à travers ses sanglots elle se lamenta:

- Mon chéri! Comment as-tu pu avoir le cœur de me quitter? Mon paradis, c'est notre amour, notre bonheur. Il est ici, dans cette maison, dans cette chambre même. Tu n'avais nul besoin de partir ni de lutter contre quiconque pour l'obtenir. O ciel! Le paradis est là, devant nous et tu ne veux pas en jouir. Tu as préféré te lancer dans les aventures à la recherche de cette «terre promise» de l'oncle Ho. Tu souffrais en t'en allant; ici, dans cette maison, sans toi et en pensant à toi, je me meurs! Comment supporter les jours sans toi?

«O ciel! O doux Jésus! Faites que mon mari se repente et revienne».

La tête appuyée sur le bord du fauteuil, elle pleurait à chaudes larmes puis leva les yeux pour implorer le Très-Haut...

Enfin ses larmes se tarirent. Elle se leva, alla dans la salle de bain faire sa toilette, et descendit.

Elle s'assit en face de sa mère qui lisait son journal dans le salon, et s'efforçant de sourire, elle dit doucement:

- Maman! Thy a dû s'absenter pendant quelques temps. Il m'a laissé un mot... auquel je n'avais pas fait attention. C'est pourquoi je le cherchais... je...

Elle se contrôlait, mais ses phrases étaient hachées. Madame Tran, devant l'accablement de sa fille, comprit tout de suite son chagrin, mais ne soupçonnant pas la gravité de la situation, elle la réconforta:

- Ne te mets pas martel en tête si ton mari t'a dit clairement pour quelle raison il est parti. Très peu d'hommes, tu sais, aiment rester du matin au soir aux côtés de leur femme. De temps à autre il faut les laisser libres de rencontrer des amis, de faire bombance quelques jours.

- Oui, bien sûr, maman!

- A propos, t'a-t-il dit quand il serait de retour?

- Il n'a pas précisé la date.

- T'a-t-il fait savoir où il allait, ce qu'il ferait?

- Oui... Oui... Il est allé chercher du travail.

- Mon Dieu! Ce taciturne se faisait donc souci!

Elle avait dit cela, la figure épanouie de joie et fendue d'un large sourire.

Soudain, se rappelant que son gendre n'avait aucun métier, elle demanda en fronçant sourcils:

- Il va chercher du travail, mais où? Quel travail?

- Oui... il n'a pas précisé.

- Il est parti comme ça? Sans but?

ThuVan, s'efforçant de retenir ses larmes, dit en se levant:

- Maman! Je te demande la permission d'aller faire une visite à la maman de Thy. Ne m'attends pas pour déjeuner. Je rentrerai ce soir.

- Tu as raison. Vas, ça te distraira. Salue bien ta belle-mère de ma part.

L'air distrait, ThuVan franchit la porte, les oreilles encore bourdonnantes des remarques de sa mère: «S'il refusait d'apprendre un métier, comment pourrait-il trouver du travail? Pire encore, il était parti secrètement sans prévenir sa femme!...»

Elle n'avait plus le courage d'écouter la suite. Elle atteignit rapidement la grande route, une route sans fin, bordée de deux rangées de très hauts arbres.

À cette heure-là, il n'y avait ni passants, ni véhicules, pas même un cri d'oiseau. Elle cheminait sur une route déserte comme un corps sans âme.

Il lui avait semblé avoir vu le soleil filtrer à travers les arbres. Cependant ou le soleil n'était pas assez chaud pour réchauffer, ou bien l'abandon l'avait glacée. Le cœur meurtri, solitaire, elle se sentait transie comme si elle était en train de s'aventurer en plein hiver dans une région enneigée.

En un mois de mariage, ils n'avaient pas encore vécu pleinement leur amour. Son mari parti, elle avait tout perdu! Il ne lui restait que le vide.

Un amour fragile et précaire! Un bonheur éphémère!

Tout s'était envolé. Elle restait seule avec son immense chagrin, la mort dans l'âme.

Pourtant, elle devait vivre, vivre une vie de solitude, obscure et mélancolique, sans soleil l'été, sans chants d'oiseaux au printemps.

Il lui faudrait marcher, marcher encore... marcher toujours à la rencontre de son bien aimé.

* * *